

# Fabrice : Plus jamais

Une nouvelle renversante

Par Luca Grosso et Grégoire Châtelain

Fabrice était figé, incapable de bouger. Ces deux lumières intenses qui se rapprochaient à grande vitesse le paralysaient. Ses derniers jours lui revinrent en tête.

C'était un matin de février, dans une forêt dénudée par la chute des feuilles mortes, et assombrie par un épais brouillard. La neige, qui était tombée la nuit précédente n'arrangeait rien aux températures glaciales.

Fabrice progressait entre les arbres. Son épais manteau de fourrure lui tenait à peine chaud, et son visage était engourdi par le froid. Son long nez et ses oreilles décollées lui étaient douloureux, il était contraint de sortir affronter l'hiver afin de subsister aux besoins de sa famille. Voilà déjà plusieurs jours qu'il était rentré sans nourriture, et le besoin se faisait ressentir. Ce matin-là, la chance lui souriait. Après une quinzaine de minutes seulement, il dénicha un petit tapis de champignons, qui ne demandaient qu'à être cueillis. Ce n'était pas le repas le plus rassasiant, mais Fabrice savait s'en satisfaire. Hélas, il n'était pas au bout de ses peines : sur le chemin du retour, il croisa la route d'un ursidé, et, pris de panique dans son élan, laissa tomber son unique bien de subsistance. Ce ne fut pas en vain, car Fabrice, bon coureur, ne mit pas longtemps à devancer le prédateur, encombré par l'épaisseur de la forêt. Cependant, la chasse était à refaire. Il n'eut pas la même chance qu'auparavant, il mit bien trois heures avant de retrouver de la nourriture. Cette fois-ci, c'était un lapin. Fabrice savait que par cette saison, ils ne courraient pas les bois comme en été. L'occasion se présentant, Fabrice, excellent chasseur, saisit le lapin par la nuque, brisant les vertèbres de l'animal.

L'arrivée du père de la maison fut triomphante. Bien qu'un si petit animal ne soit pas autrement nourrissant, la faim fit savourer le léger mets à toute la famille.

Dans l'après-midi, Fabrice devait quitter sa vétuste demeure, afin d'aller à l'extrémité nord de son domaine, à quelques kilomètres de chez lui. Depuis quelques semaines déjà, il s'y tramait de drôles d'éléments. Fabrice n'avait jamais vu ça auparavant. Un chantier monumental. De lourdes machines ainsi que de gros camions ne cessaient d'affluer vers ce qui semblait devenir une route, au beau milieu de la forêt, qui jusque-là, demeurait sauvage. Impuissant, Fabrice ne pouvait qu'observer ce spectacle

désastreux, dévastant cette partie du bois, dans laquelle, d'antan, il avait appris à chasser avec son grand-père. La forêt avait toujours été une maison pour Fabrice. Il était donc naturellement offusqué par une telle maltraitance de ces lieux. Il fallait agir : Fabrice n'arrivait pas à se résoudre à ne rien faire, bien qu'il ne semblait y avoir ni solution, ni espoir.

Durant la nuit, n'ayant pu fermer l'œil, Fabrice imagina différents stratagèmes pour enrayer la progression du chantier. Étant seul à défendre ce domaine, Fabrice opta pour une résistance dans l'ombre. Comme il avait pu l'observer, dès la tombée de la nuit, les machines étaient délaissées, sans surveillance. Il lui semblait donc que c'était là le meilleur moment pour intervenir.

Dès le coucher du soleil du jour suivant, Fabrice se rendit sur les lieux du chantier. Il y régnait une ambiance de cimetière. Non seulement, il y faisait plus froid que d'habitude, mais le silence de la forêt devenait oppressant. Une fine brume s'étalait sur le sol, et les gros engins de chantier paraissaient immenses, dans cette obscurité quasi-totale. Fabrice avançait doucement, en faisant le moins de bruit possible, de peur de réveiller les animaux de fer. Comme il avait imaginé le faire la nuit précédente, il commença par aller jeter des outils dans les buissons, de sorte que les ouvriers soient dans l'incapacité de progresser. Il prenait tout : tournevis, clé à molette, marteaux... tout ce qu'il put ramasser, il le mit dans un buisson. Mais il ne comptait pas se satisfaire de cela, il était plus ambitieux. Fabrice voulait également détruire les tentes, dont il ignorait le contenu. Ces morceaux de toile blanche, tendue au-dessus de la brume, se fondaient dans le manteau blanc de la forêt. Il mit tout en œuvre pour déchirer le tissu, en faire des lambeaux. Il s'attaqua ensuite aux machines. Il n'était pas aisé pour lui, qui n'en avait jamais utilisé, de trouver leur point faible. La seule partie qui lui en semblait accessible étaient les câbles, qui dépassaient sous les camions et les pelleteuses. Ils n'étaient pas faciles à arracher, mais le résultat ne faisait aucun doute, cela allait fortement importuner les ouvriers. Comme ultime acte de sabotage, Fabrice urina encore contre un camion, avant d'aller se tapir dans les fourrés, non loin de là. Son attente fut agréable. Il pensait au désarroi des ouvriers, qui allaient tomber sur un chantier ravagé. Peut-être allaient-ils comprendre qu'ils n'étaient pas les bienvenus,

que la forêt avait eu raison des travaux. Pourtant, à l'arrivée des travailleurs, le résultat attendu ne se réalisa pas. Ils trouvèrent rapidement les outils, et ne semblaient exprimer aucune surprise ou indignation. Ils ne remarquèrent même pas le mauvais traitement qu'avait fait subir Fabrice aux machines et à la tente. C'est dévasté que Fabrice rentra chez lui, après son échec. De retour à son auguste demeure, il s'étala par terre, fatigué, mais avant tout désespéré. Il se posait beaucoup de questions. Qu'allait-il advenir de la forêt, une fois le chantier terminé ? Ne valait-il mieux pas quitter cette région, à laquelle il était tant attaché ? Pourrait-il continuer à vivre ici, une fois la route terminée ? Fabrice savait bien que cela allait attirer beaucoup de monde dans la forêt, et qu'en plus des pollutions, les nuisances deviendraient monnaie courante et la nourriture, déjà difficile à trouver, encore plus rare.

La réflexion n'étant pas la qualité première de Fabrice, il avait décidé de s'acharner en y retournant. Il marchait d'un pas déterminé, battant le sol de ses pieds et faisant grincer ses dents. Il prit la décision de protéger la forêt de toute sa vie, et ce, à n'importe quel prix. Il décida donc d'aller s'entretenir avec les ouvriers, malgré son insociabilité prononcée. Après tout, les travailleurs ne savaient pas que Fabrice était responsable du désordre de la nuit précédente, et peut-être avait-il une chance d'aboutir à un compromis.

Le chantier de jour était changé. Tout d'abord, il y avait un vacarme agaçant. Des ouvriers couraient dans tous les sens en hurlant, et les machines, cette fois réveillées, semblaient bien plus agressives que la veille. Au moment d'aborder les ouvriers, Fabrice commença à douter de sa démarche, mais il était trop tard pour reculer, il avait déjà attiré l'attention des travailleurs. Après les avoir salués, il commença à s'expliquer. Il s'offusquait avec entrain. Il leur parlait de la forêt calme qu'il avait connu dans sa jeunesse, cette même forêt dans laquelle il vivait depuis sa naissance, à l'écart de la civilisation. Et alors même qu'il se donnait tout le mal du monde à justifier son point de vue, les ouvriers ne semblaient pas comprendre. Pire encore, certains se moquaient de lui, le traitant d'animal. Ulcéré, Fabrice leur tourna le dos et se retira.

En rentrant chez lui il eut l'idée de son ultime tentative. Toutefois, elle ne pouvait être mise à bien sans compromis. Le plan était de disposer de la nourriture sur le chantier, de sorte à attirer un prédateur sur le lieu de travail de ceux qui l'avaient humilié. Mais la nourriture étant rare, il fallait choisir entre la mise en œuvre de son plan, ou subvenir aux besoins de sa famille. Aveuglé par ce qui était devenu une envie de vengeance, Fabrice sacrifia sa famille. Il se mit donc en quête de proies pour appâter les prédateurs. Ce ne fut pas tâche aisée, mais il parvint à se procurer quelques rongeurs ainsi que des fruits secs en quantité suffisante pour couvrir tout le chantier. Aux aurores, Fabrice disposa discrètement les appâts et alla se terrer sous un imposant déchet, laissé la veille. L'appât fonctionna à merveille. Il ne fallut pas plus d'une heure pour qu'un éminent ours arrive sur le chantier, juste avant l'arrivée des ouvriers. Surpris à la vue du mammifère, ces derniers ne purent commencer à travailler, et durent rebrousser chemin. A cette vue, Fabrice exulta de la réussite de son plan, mais cette joie fut de courte durée, car une dizaine de minutes plus tard, les ouvriers revinrent, armés de fusils de chasse, et l'ours n'eut pas le temps de riposter qu'il tomba au sol, inerte. La dépouille de l'imposant animal fut poussée au bulldozer sur le côté de la route, et les travaux reprurent en l'espace de quelques minutes.

C'en était trop. Fabrice était déconcerté devant tant de facilité. Il avait été jusqu'à passer outre les besoins de sa conjointe et des ses enfants, pour qu'au final, la forêt ne s'en porte que plus mal.

Fabrice n'avait plus qu'une chose à faire : réparer son erreur. Il fallait qu'il aille chercher de la nourriture pour subvenir à ses propres besoins et ceux de sa famille. Mais il avait utilisé toutes les baies des arbres alentours pour mettre à bien son plan. Il n'était donc pas aisé de trouver de la nourriture. Il lui fallut chercher durant des heures, dans l'espoir de tomber sur un buisson oublié, ou un animal isolé. Mais aucune occasion ne se présenta à lui. Il fut donc contraint de quitter son terrain de chasse habituel. Il ne s'était encore jamais aventuré si loin auparavant. La forêt était plus dense, les arbres plus épais la rendaient plus sombre, mais elle paraissait également plus riche. Les cris d'animaux se faisaient entendre plus régulièrement, il y en avait sans doute plus, ce qui présageait d'une nourriture plus abondante. Après un instant

dans cette partie des bois, alors que la nuit commençait déjà gentiment à tomber, une odeur attira l'attention de Fabrice. C'était celle d'un nid d'oiseau. Par aubaine, une dizaine d'œufs y logeaient. Sans hésiter, il accapara le nid. Satisfait de sa trouvaille, Fabrice entama le chemin du retour, salivant sur les petits œufs blancs qu'il transportait.

Au loin, il repéra une ruche d'abeilles sauvages, pendue à un arbre. Fabrice, appréciant tout particulièrement le miel, et n'ayant pu en goûter depuis bien longtemps, se mit en tête de récupérer la ruche. N'ayant pas eu autant d'espoir depuis de longs jours, Fabrice se mit à courir en direction du miel, mais à son désarroi, une route le séparait de son festin. Il hésita à traverser, mais dans son élan, il ne s'arrêta pas. Pourtant soudainement, au milieu de la route, il se stoppa net. Fabrice était figé, incapable de bouger. Ces deux lumières intenses, qui se rapprochaient à grande vitesse le paralysaient.

Le camion percuta l'animal de plein fouet, le projetant à une trentaine de mètres du point d'impact. Fabrice, le blaireau, gisait inerte au bord de la route, alors que le camion d'équarrissage continuait sa route vers le chantier et la dépouille de l'ours.